

1

Je n'ai jamais été bien gaillard, certes. Mais les années 2007 et 2008 seront à marquer d'une pierre noire, comme *anni horribiles...* Je n'aurais jamais dû redescendre de Paris. J'avais voulu négocier au mieux le tournant de la quarantaine. Une réussite consternante. Je connaissais Toulouse pour y avoir passé la fin de mon adolescence, mais n'en gardais qu'un souvenir très général. Vingt ans plus tard, j'y ai dégoté, par hasard, un emploi de graphiste-rédacteur-concepteur-machin dans une boîte de communication à la mode. Pourquoi pas ? J'avais besoin de tourner la page et de rompre avec une vie de bambochard velléitaire et de parisien désargenté. J'ai tout plaqué du jour au lendemain et ne m'en suis pas remis. J'ai sombré, en quelques mois, de l'ennui avec un grand E dans la Dépression. J'ai continué, tant bien que mal à travailler, dopé comme un cycliste, jusqu'en mai dernier. La poussée du printemps a eu raison de mes dernières ressources. Mon médecin référent,

chez qui je me fournis régulièrement, a pris les choses en main :

– Je vous interdis d’aller bosser, vous m’avez compris ? Je vous arrête plusieurs semaines, renouvelables de mois en mois, s’il le faut. Vous vous êtes regardé dans un miroir ? Vous allez finir aux urgences psychiatriques. Arrêtez tout. Ou alors, ne revenez plus me voir. Je ne peux plus continuer à vous accompagner dans le mur. Vous m’imposez la culpabilité d’un refus d’assistance à personne en danger. Alors, va pour un bon arrêt ?

– Va pour ce que vous voulez. De toute façon, je peux plus encadrer cette boîte minable. Dans un sens, vous avez raison, faut que je fasse un point approfondi.

– Et surtout, allez voir un confrère psychiatre ! J’en connais de très bien, sur la place.

– On verra, on verra...

Pour étrenner cet arrêt maladie, j’ai eu la triste idée de rendre visite à ma tante Margot, retirée à Capendu, dans le département de l’Aude. C’est alors qu’elle m’a convaincu d’aller m’enterrer sur la côte, à Port Antician. Elle n’a eu aucun mal à manipuler le mort-vivant que j’étais devenu.

Cette tante Margot avait toujours eu l’art de chercher et de trouver des poux dans la tête des autres. Elle était la première de l’arsenal des grands-mères, cousines ou autres marraines à avoir dia-

agnostiqué ma nature éminemment dépressive et *aspirée par le bas*, selon ses propres termes :

– Il a l'air sournois, ce gosse, enfin pas sournois, non, plutôt mollasson, tout en douce, tu vois. Si tu le secoues pas un peu, tu en feras rien, il se laissera *aspirer par le bas*... avait-elle dit à sa sœur.

Ma mère passait sa vie à l'éviter. Une histoire banale de sœurs ennemies qui ne s'épargnaient rien et dont il fallait me protéger. Leur rupture fut consommée le jour où, au cours d'un repas à Capendu, Margot, barbouillée et mal gracieuse, avait cru lire dans mon regard l'expression du vice :

– Oui, ce petit aura du vice, Nénenne, fais-le voir par un spécialiste avant qu'il te fasse des conneries.

Ma mère détestait ce surnom. Nous quittâmes la table, Germaine et moi. J'avais cinq ou six ans et je devais passer plus de vingt ans sans revoir Margot qui en profita pour se marier deux fois et divorcer autant.

Vieillissante, elle arborait un nouveau style de femme qui a vécu, qui sait tout, comprend tout, mais qui crève de solitude dans son Capendu natal. N'ayant pas su garder un homme, elle abordait ses soixante-dix ans dans un relatif dénuement. Hormis une maison de village héritée à Capendu et un petit T2 à Port Antician, acheté à vil prix à

une cousine simplette, Margot Falcou vivait de peu. Par fierté, elle continuait à se la jouer grande dame. Elle m'enjoignit d'aller me retaper à Antician, justement, dans son *petit pied-à-terre* qu'elle n'occuperait pas cet été. Trop de tension artérielle, une peur bleue de l'AVC et un budget plus que serré.

– Ça vous fera prendre l'air un peu, à lui et à toi. Vas-y, tu seras bien, là-bas, au bord de la mer ; cet hiver, j'ai pas eu le courage d'aller aérer de temps en temps, je me fais vieille, mais à toi, si tu es dépressif, ça te changera les idées, comme une cure, en front de mer ! Qu'est-ce que tu veux de mieux ? Sois pas couillon, j'aime pas te voir tout ramollo, tu me fais penser à ta mère, cette pauvre Nénenne...

Je risquai quoi, au juste ? De m'ennuyer davantage ? Je pouvais toujours rendre les clefs et revenir à Toulouse finir de purger mon arrêt de travail. Puis ce serait peut-être un moindre mal de loger en front de mer, au mois de mai, dans un quartier quasi-fantôme jusqu'en juin, avant l'arrivée du touriste. Je partis donc à Port Antician, le 8 Mai 2008, sans enthousiasme, indifférent à tout. Je me sentais vidé de la moindre énergie : une loque à la mer, gavée de médicaments, avec ordre formel de stopper illico la bouteille, maigre, les yeux enfoncés, le cheveu pauvre et plus de quarante ans de gâchis au compteur.

Là-bas, au moins, je ne verrais plus le faciès de mon patron imbécile, je n'entendrais plus son assistante glousser de bêtise et ne subirais plus la fatuité de cadres commerciaux encore plus cons que leurs objectifs. Finalement, la mer hors saison pourrait peut-être différer mon effondrement. Quelle sottise ! On est *aspiré par le bas* ou on ne l'est pas. Si oui, les portes du salut finissent toujours par ouvrir sur l'enfer.